

Pourquoi je lis *Liberté*

Sheila Fischman

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

Liberté a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fischman, S. (1999). Pourquoi je lis *Liberté*. *Liberté*, 41(5), 25–27.

SHEILA FISCHMAN

POURQUOI JE LIS¹ *LIBERTÉ*

Dès le premier contact, j'ai vu en *Liberté* un modèle auquel aspirer, un idéal. De l'Ontario, je venais de déménager au Québec. Pour améliorer ma connaissance du français, je collaborais, entre autres activités, à la mise sur pied et à la publication d'*Ellipse*, revue consacrée à la poésie traduite. En ce temps-là, quand je lisais en français, ma compréhension était limitée, une bonne part du contenu m'échappait, et pourtant, instinctivement, j'ai su que *Liberté* devait prendre place dans ma bibliothèque et dans ma vie.

Quand mon aisance et ma compréhension ont augmenté, l'admiration a suivi : la qualité littéraire de l'écriture était toujours élevée, et elle le demeure. Je n'ai jamais eu à me battre avec du jargon universitaire ou des phrases toutes faites. Tous les textes de *Liberté* — je m'en suis bientôt aperçue — sont dus à des écrivains. Et à quels écrivains ! Il m'a semblé (et il me semble encore) que la revue publie ce que des écrivains parmi les meilleurs font de mieux au Québec francophone en matière d'essais et de poésie, de fiction et d'opinion. Est-ce à *Liberté* que j'ai dû mon premier contact avec les œuvres de Jacques Brault, de Gilles Marcotte, de Pierre Vadeboncœur, de

1. En français dans le texte. (NdT)

François Hébert, pour n'en nommer que quelques-uns ? Très probablement.

Mais *Liberté* se distingue aussi comme fenêtre ouverte au travail d'artistes étrangers, dont le français n'est pas la langue. Je crois que c'est cette ouverture, cette curiosité pour d'autres mondes et pour la façon dont leurs écrivains les imaginent qui me satisfont le plus et garantissent ma fidélité de lectrice. À cet égard, l'équipe de *Liberté* manifeste-t-elle plus de sécurité que d'autres intellectuels franco-qubécois ? De toute façon, un sain intérêt pour l'au-delà de nos frontières est attrayant, que ce soit de la part des individus ou des publications. Le fait que Judith Cowan, mon amie de longue date, publie dans *Liberté* des poèmes écrits en français et des nouvelles traduites de l'anglais est une preuve supplémentaire de votre ouverture d'esprit. Sans compter que vous avez publié des extraits de l'œuvre du romancier torontois Graeme Gibson, plutôt que de celle de sa compagne archi-connue, l'incontournable² Margaret Atwood.

En fin de compte, pourtant, je lis surtout *Liberté* pour l'œuvre des écrivains d'ici³ qui ont gagné mon admiration et avec qui j'éprouve le désir — et le *besoin* — de rester en relations. Comment mesure-t-on la réussite d'un périodique littéraire ? À ce qu'il vous fait lire des écrivains traitant de sujets qui ne vous intéresseraient nulle part ailleurs et que vous lisez avec enthousiasme pour l'unique raison qu'ils sont publiés *là*. Autrement dit, ou bien le goût du rédacteur en chef est sans faille, ou bien il ressemble étrangement au mien !

Quand des profanes me demandent de décrire *Liberté*, j'ai coutume de me rabattre sur des comparaisons. Je sais qu'on a déjà comparé la revue au *New Yorker* (sans la publicité), et je l'ai parfois comparée moi-même à *The*

2. En français dans le texte. (NdT)

3. En français dans le texte. (NdT)

Tamarack Review, grand périodique canadien-anglais qui a malheureusement disparu il y a quelques années. Comme *Liberté*, *Tamarack* publiait les meilleurs écrits du Canada de langue anglaise (à l'occasion, aussi, des traductions du Québec francophone) et, souvent, longtemps avant que les écrivains ne soient très connus. Mais aujourd'hui, en rassemblant ces pensées et en couvant des yeux le n° 243 qu'on vient de me livrer, en le tournant et le retournant dans mes mains (la revue est toujours si agréable à regarder et à manipuler!), je me dis qu'il conviendrait mieux de comparer *Liberté* à *The Paris Review*, publication américaine en dépit de son nom. Oui, j'aime l'idée que *Liberté* est la *Paris Review* québécoise. Parce que, bien qu'il s'agisse d'une revue sérieuse, qui aborde avec sérieux l'écriture sous toutes ses formes, pour mon plaisir et mon réconfort, l'ironie ne lui est pas étrangère.

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Issenhuth